

correspondants, la considération que j'ai eue pour leurs avis. Cette correction entraîne cependant pour le lecteur une petite perte, qu'on ne pouvait éviter sans rendre le livre par trop volumineux : divers passages, qui ne sont certes pas essentiels pour le caractère complet du tout, mais que plus d'un lecteur pourrait regretter, car ils pourraient servir en une autre perspective, ont dû être retranchés ou raccourcis, pour faire place à ma nouvelle présentation plus compréhensible maintenant, j'espère, qui ne change absolument rien au fond, en ce qui regarde les propositions et même les preuves, mais qui cependant, dans la méthode de l'exposé, s'écarte par trop çà et là de la précédente pour qu'il soit possible de l'y intercaler. Cette légère perte, qui d'ailleurs peut-être réparée au gré de chacun par une comparaison avec la première édition, sera compensée largement, je l'espère, par un texte plus compréhensible. Je me suis aperçu avec plaisir et reconnaissance, en divers écrits publiés (en partie à l'occasion de la recension de divers livres, en partie dans des traités à part), que l'esprit de profondeur n'est pas mort en Allemagne, mais qu'il avait été seulement recouvert pour peu de temps par le ton à la mode d'une liberté de pensée affectant le génie, et que les sentiers épineux de la critique, qui conduisent à une science de la raison pure, conforme aux exigences de l'Ecole, mais seule durable à ce titre et par suite hautement nécessaire, n'avaient pas empêché des esprits courageux et clairs de la maîtriser. A ces hommes de mérite, qui à la profondeur de vue joignent encore si heureusement le talent d'une présentation lumineuse (un talent que je ne me sens point), je laisse le soin d'achever mon ouvrage, encore çà et là défectueux sur ce dernier point; car être réfuté n'est pas dans ce cas le danger, mais bien de n'être pas compris. De mon côté, je ne puis désormais m'engager dans des disputes même si je compte soigneusement faire attention à toutes les indications, qu'elles viennent d'amis ou d'adversaires, afin de les mettre à profit dans l'exécution future du système conformément à cette propédeutique. Comme, pendant ces travaux, je suis devenu assez avancé en âge (j'entre ce mois dans ma soixante-quatrième année), je dois, si je veux exécuter mon plan, livrer la métaphysique de la nature ainsi que des moeurs, comme confirmation de l'exactitude de la raison spéculative ainsi que de la raison pratique, être économe de mon temps, et attendre la clarification des obscurités presque inévitables au début dans cette oeuvre, ainsi que la défense de l'ensemble, des hommes de mérite qui se la sont appropriée. En des endroits isolés, tout exposé philosophique est vulnérable (car il ne peut s'avancer aussi bien cuirassé que l'exposé mathématique), cependant que la structure du système, considéré comme unité, ne court pas le moindre danger; peu, quand il est nouveau, ont l'habileté d'esprit requise pour en prendre une vue d'ensemble, moins encore en ont-ils envie, parce que toute nouveauté les importune. Même des contradictions apparentes peuvent être découvertes, si l'on compare les uns aux autres des passages isolés, arrachés à leur contexte, en tout écrit, mais surtout en celui qui procède librement, contradictions qui jettent sur lui un jour défavorable aux yeux de ceux qui s'en remettent à un jugement étranger, mais qui sont très faciles à résoudre pour celui qui a maîtrisé l'idée du tout. Cependant, si une théorie a de la solidité, l'action et la réaction, qui, au début, la menaçaient d'un gros danger, servent, avec le temps, seulement à faire disparaître ses inégalités, et si des hommes impartiaux, intelligents, et ayant le sens de la vraie popularité s'en occupent, à lui procurer même, en peu de temps, l'élégance requise.

*Königsberg, avril 1787.*